Document généré le 13 juil. 2025 13:39

Les Cahiers des dix

Les métiers du livre à Québec (1764-1859)

Claude Galarneau, S.R.C.

Numéro 43, 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1015547ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1015547ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)
1920-437X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Galarneau, C. (1983). Les métiers du livre à Québec (1764-1859). *Les Cahiers des dix*, (43), 143–165. https://doi.org/10.7202/1015547ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les métiers du livre à Québec (1764-1859)

Par CLAUDE GALARNEAU, S.R.C.

Le vieil humanisme classique avait privilégié depuis la Grèce ancienne l'étude des textes, des auteurs et de leurs œuvres. La renaissance européenne des XV^e-XVI^e siècles avait repris le flambeau de la culture littéraire au moment où naissaient les littératures nationales, une fois sortie de la culture grammaticale et de la culture logique du moyen âge. La religion chrétienne elle-même s'intéressa alors plus que jamais aux textes sacrés dans les combats de la Réforme et de la Contre-Réforme. L'histoire, comme toutes les autres disciplines issues de l'humanisme, s'est développée et s'est maintenue longtemps dans la culture littéraire. Peu à peu, elle déborda sur les marges pour investir le passé de toutes les activités humaines. Jusqu'à une date récente, elle négligea pourtant certains domaines comme celui de la communication, qui fait aujourd'hui l'objet de vastes recherches dans plusieurs spécialités des sciences sociales et humaines. Ainsi du monde de l'imprimerie, qui n'a suscité que peu d'études chez nous.

L'histoire de l'imprimé et du livre a été d'abord l'apanage des bibliothécaires et des bibliographes. Nous devons ainsi des travaux remarquables et toujours utiles à Barthélemy Faribault, Philéas Gagnon, N.-E. Dionne, Aegidius Fauteux, Marie Tremaine et Antonio Drolet, pour ne nommer que ceux-là. Plus près de nous, André Beaulieu et Jean Hamelin ont continué ce travail avec leur monumental ouvrage sur *La presse québécoise*[1]. John Hare et Jean-Pierre Wallot ont

1. *La presse québécoise des origines à nos jours*, t. I: 1764-1859, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1973.

voulu reprendre le travail où Marie Tremaine[2] l'avait laissé. Ils ont publié un premier volume jusqu'à 1810 et devraient nous en livrer un autre sur la décennie suivante[3]. C'est la Bibliothèque nationale du Québec qui, désormais, s'occupera de la bibliographie rétrospective, puisqu'une pareille entreprise dépasse les capacités de quelques chercheurs isolés. Pour sa part, Jean-Louis Roy a étudié le commerce du livre à Montréal dans son livre sur la librairie d'Édouard-Raymond Fabre[4] et il en prépare un autre sur la librairie des frères Crémazie de Québec. Ces deux études de cas nous donneront une idée de l'histoire de la librairie dans la première partie du XIX^{e} siècle. Après les imprimés et leurs diffuseurs, il convient de se pencher sur le monde de ceux qui fabriquent le produit, les imprimeurs. S'il est encore beaucoup trop tôt pour parler d'une histoire de l'imprimerie dans la province de Québec depuis le milieu du XVIII^{e} siècle, il est néanmoins possible d'en faire une première évaluation pour la ville de Québec, berceau de l'imprimerie et longtemps la première ville imprimante du Canada, avant qu'elle ne cède le pas à Montréal et à Toronto. Il importe d'abord de tenter de faire une pesée globale des hommes — patrons et ouvriers — qui ont composé les effectifs des différents métiers de l'imprimerie, de leur activité et de leurs conditions de travail. Il s'agira ensuite d'identifier les techniques utilisées par les imprimeurs et de signaler les types d'imprimés que pouvaient commander leurs clientèles.

Une analyse chiffrée comme celle que nous avons faite exige qu'on s'explique rapidement sur les sources qui ont permis de l'établir. Nous avons systématiquement dépouillé les almanachs de 1780 à 1840, les annuaires (*directories*)de la ville, qui n'ont paru que cinq fois avant 1847-1848 pour devenir annuels à partir de ce moment, ainsi que les annuaires du

2. *A Bibliography of Canadian Imprints 1751-1800,* Toronto, University of Toronto Press, 1952.

3. *Les imprimés dans le Bas-Canada 1801-1840. Bibliographie analytique,* T. I: *1801-1810,* Montréal, Les Presses de l'Universtité de Montréal, 1967.

4. *Edouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien (1799-1854). Contre l'isolement et la sujétion,* Montréal, Hurtubise HMH, 1974.

Les métiers de l'imprimé à Québec (1764-1859)

	Métier					Groupe linguistique			Quartier			
Décennie	**I**	**R**	**G**	**NS**	**Total**	**F**	**A**	**Total**	**BV**	**HV**	**FSJB**	**FSR**
1760-1769	2	2			4	1	3	4		3		
1770-1779	1	1			2	1	1	2		1		
1780-1789	2	1	1		4		4	4	3			
1790-1799	8	2	4		14	7	7	14	6	5		
1800-1809	6	2		2	10	4	6	10	1	1		
1810-1819	6	3		20	29	13	16	29		2		
1820-1829	24	8	7		39	18	21	39		26		
1830-1839	16	1	1	25	43	27	16	43		1	1	
1840-1849	46	5	11		62	40	22	62	8	26	9	10
1850-1859	119	17	22		158	106	52	158	16	53	56	23
	230	**42**	**46**	**47**	**365**	**217**	**148**	**365**	**34**	**118**	**66**	**33**

Légende

I : imprimer
R : relieur
G : graveur
NS : métier non signalé

F : francophone
A : anglophone
BV : Basse-Ville
HV : Haute-Ville
FSJB : Faubourg Saint-Jean-Baptiste
FSR : Faubourg Saint-Roch

Canada des années 1850. La *Gazette de Québec* de 1764 à 1859, le *Canadien* depuis 1806 et le *Journal de Québec* à partir de 1842 nous ont apporté d'autres éléments. Ces grandes séries documentaires ont été complétées par des renseignements pris dans la collection Neilson, dans la collection Gagnon[5], dans les archives notariales ainsi que dans les travaux des historiens. Des métiers du livre, qui comprennent ceux d'imprimeurs, de relieurs, de graveurs, d'éditeurs, de papetiers et de libraires, nous n'avons retenu que les trois premiers, gardant les trois autres comme occupation d'appoint. Une étude sera ailleurs consacrée aux libraires et autres vendeurs de livres.

Le tableau ne comprend que les nouveaux hommes de métier qui sont apparus dans chaque décennie et ne prétend pas avoir recensé tous les artisans durant le siècle, étant donné l'absence des annuaires durant de longues périodes. Absence que le livre des salaires payés par John Neilson à ses employés de 1802 à 1822[6] et que l'*Album-souvenir* du centenaire de la Société typographique fondée en 1836 ont permis de combler en partie par une cinquantaine de noms ajoutés à ceux fournis par les séries déjà citées[7]. Ceci dit, nous arrivons au total de 365 hommes — patrons et ouvriers —, qui ont exercé l'un des métiers de l'imprimerie à Québec. Ils étaient deux dans la première décennie et 158 nouveaux dans la dernière. On remarque encore qu'il y a eu régression dans la seconde et la cinquième décennie, qu'un premier bond se produit en 1790, un second en 1810 et que le véritable décollage arrive dans la dernière décennie, qui compte plus de 43% du total du siècle. Le premier bon se fait sentir au moment où la guerre de l'indépendance américaine et ses séquelles sont enfin terminées, le second suit le changement de structure économique amené par

5. La collection Neilson est conservée dans trois dépôts différents: aux Archives nationales du Québec, à Québec et à Montréal, et aux Archives publiques du Canada, à Ottawa. La collection Gagnon est aux Archives de la ville de Montréal.

6. ANQ (Québec), AP-N-2-62, «Salaires des employés».

7. *100e Anniversaire Union Typographique de Québec, no 302. Album-souvenir, 17-18 octobre 1936.*

les problèmes que le blocus continental avait causé à l'Angleterre. Le décollage coïncide avec la plus forte augmentation de la population que la ville ait connu durant le siècle.

Quant au métier exercé, ce sont les imprimeurs qui l'emportent nettement avec 230, auxquels il faut sans doute ajouter la plupart des 47 unités dont le métier n'est pas signalé. Quant aux imprimeurs, c'est une catégorie qui comprend les typographes et les pressiers de même que ceux qui possèdent une imprimerie, mais sans avoir appris l'un ou l'autre métier. Ce serait par exemple le cas de N.A. Aubin éditeur et rédacteur de nombreux journaux, qui a fini par posséder une imprimerie[8].

Sur le plan des groupes linguistiques, les anglophones sont les plus nombreux jusqu'à 1820, alors que les francophones l'emportent nettement à partir de la décennie suivante et jusqu'à la fin. Le plus grand nombre vient de Québec et y a appris le métier. Les autres sont arrivés des îles britanniques et quelques-uns des États-Unis. Quant aux Français, nous n'en avons trouvé que trois venus de l'ancienne métropole. Le quartier d'habitation ou d'exercice du métier est connu dans 251 cas et la Haute-Ville constitue le lieu préféré avec 118, suivie des faubourgs Saint-Jean-Baptiste avec 66 et Saint-Roch avec 33, et de la Basse-Ville avec 34. La Basse-Ville, c'est celle de l'époque, c'est-à-dire la mince bande de terrain qui contourne le cap depuis l'Anse-des-Mères sur le Saint-Laurent jusqu'à la rue Saint-Roch. La Haute-Ville, le quartier où s'établissent surtout les imprimeurs, c'est la ville intra-muros. Les changements d'adresse sont fréquents et on voit souvent des imprimeurs et des relieurs commencer dans la Basse-Ville ou les faubourgs et monter quelques années après à la Haute-Ville. Ce n'est d'ailleurs qu'à la dernière décennie qu'un atelier quittera la Haute-Ville pour s'installer plus commodément au faubourg Saint-Jean-Baptiste. Les imprimeries les

8. Voir J.-P. Tremblay, *À la recherche de Napoléon Aubin*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969.

plus importantes ont pignon sur rue durant tout le siècle, dans un axe qui part de la rue Saint-Pierre à la Basse-Ville, monte à la Haute-Ville par la rue de la Montagne, pour suivre ensuite les rues Buade et de la Fabrique et déboucher enfin dans la rue Saint-Jean jusqu'à la porte du même nom. Les principaux imprimeurs, les relieurs, les libraires et autres vendeurs s'y retrouvent en rangs serrés, tels que les Neilson, les Fréchette, les Cary, les Côté, les Crémazie, les Sinclair, les Brousseau pour ne citer que les mieux connus. Les autres avaient leur atelier non loin de cet axe, soit dans les rues Desjardins, Sainte-Ursule, Sainte-Anne, Laval, Sainte-Monique ou Sainte-Famille. Neilson et la *Gazette de Québec* sont restés durant plus de 70 ans dans la côte de la Montagne. Cette espèce de *via sacra* de la ville de Québec logeait tout ce qui comptait en fait de religion, de négoce et d'affaire.

Le nombre des gens de métier et le lieu de leur installation étant connus, il faut cerner d'un peu plus près le nombre des ateliers et tenter d'en estimer l'importance à défaut de mesure plus précise. De 1764 à 1788, la ville n'a eu qu'un atelier d'imprimerie, celui de la *Gazette de Québec,* fondé par William Brown et Thomas Gilmore et dirigé par Brown après la mort de son associé. En 1788, William Moore ouvre le deuxième atelier. En 1810, il y a 3 imprimeries jusqu'au mois de mars, alors que les presses du *Canadien* sont saisies et les propriétaires et rédacteurs arrêtés par ordre du gouverneur. Dans l'annuaire de 1822, on trouve 14 personnes qui sont reliées à l'imprimé, dont 7 imprimeurs, 1 libraire, 2 graveurs et 4 relieurs. Le libraire est francophone, les 2 graveurs anglophones et 3 relieurs sont francophones. Les 7 imprimeurs se partagent 6 ateliers. Thomas Cary fils est rue Buade, William Cowan et Samuel Neilson, fils de John, dirigent la *Gazette de Québec,* rue de la Montagne. William Shadgett, imprimeur et professeur est dans la rue Hope (rue de Léry ou Sainte-Famille), Charles Vallée dans la rue Saint-Joseph (rue Garneau), Flavien Vallerand, rue de la Montagne, George Wright, rue Saint-François et Charles Lefrançois, rue Laval. Les 4 ateliers

les plus importants appartiennent à des Anglais. En 1836, année de fondation de la Société typographique de Québec, la ville aurait compté 12 ateliers et 66 hommes de métier[9]. En 1847-1848, on pouvait en dénombrer 14 et 11 dix ans après. Il se peut que certains petits imprimeurs tenant boutique ne soient pas inscrits dans ces annuaires, mais le nombre des ateliers ne paraît pas avoir beaucoup varié à partir de la décennie 1830.

La plus grosse imprimerie fut celle de la *Gazette de Québec*, fondée en 1764, et qui fusionnera en 1874 avec celle du *Morning Chronicle*. Elle a été la propriété de la famille Brown-Neilson durant 85 ans. Il y eut ensuite l'Imprimerie canadienne qui publia le *Canadien*, avec des propriétaires différents pour les trois premiers journaux du nom et sous la gouverne de la famille Fréchette de 1831 à 1862. En 1798, P.E. Desbarats achète la New Printing Office/Nouvelle Imprimerie de W. Vondenvelden, et qui éditera le *Quebec Mercury* durant de longues années avec Thomas Cary fils. Établi à la fin des années 1830 ou au début de la décennie suivante, Augustin Côté s'allia à son beau-frère Jos. Cauchon pour lancer le *Journal de Québec* en 1842. Décennie qui compte encore de nouveaux ateliers, tels que ceux de R. Middleton, de Charles Saint-Michel, de W. Cowan and Son, de Stanislas Drapeau, de Gilbert Stanley, de William Pooler et de Bureau et Marcotte. La dernière décennie voit la disparition de la famille Neilson, qui vend la *Gazette* à Middleton, le retour de G.P. Desbarats et S. Derbishire, qui suivent le gouvernement du Canada Uni. La grosse entreprise montréalaise de Lovell s'installe rue de la Montagne dès 1852, pendant que naissent celles de Rollo Campbell, de Donoghue, des frères Brousseau, Docile, Léger et Jean-Thomas, et de Pierre Lamoureux. Enfin, l'imprimerie a connu de véritables dynasties, comme celle des Brown-Neilson et des Cary qui ont tenu durant trois générations et celle des Fréchette, durant deux générations.

9. *Album-souvenir*.

Les ateliers étaient souvent dirigés par des imprimeurs réunis en société. Ce fut le cas de l'atelier de la *Gazette de Québec*, dirigé par William Brown et Thomas Gilmore de 1764 à 1773, par William Cowan et Samuel Neilson de 1822 à 1836, par Robert Middleton et John Neilson de 1848 à 1852. Il y eut R. Lelièvre et P.E. Desbarats à la Nouvelle Imprimerie en 1798-1799, P.E. Desbarats et Thomas Cary en 1812, avec en plus William Kemble en 1826 et J.C. Fisher en 1833. La décennie 1840 vit se former les sociétés A. Côté et Cie, W. Cowan and Son, E. et P. Fréchette, Middleton et Saint-Michel. Dans les années 1850, ce sont Derbishire et Desbarats, Middleton et Dawson, Lamoureux et Lovell, Saint-Michel et Darveau qui s'unissent pour quelques années. C'est incidemment un phénomène très fréquent que celui des dissolutions de société, que l'on ne saurait expliquer dans l'état actuel de l'histoire des entreprises.

Si des imprimeries on passe aux ateliers de reliure et de gravure, on constate que leur nombre est beaucoup plus restreint. Nos recherches ont en effet dénombré 42 relieurs et 46 graveurs, alors qu'on a compté 230 imprimeurs et plus. Chez les patrons, on trouve William Ritchie, tailleur et relieur, inscrit à l'annuaire de 1790. En 1822, il y en a quatre: Louis Hianveux, Louis Lemieux, Charles Lefrançois et Charles Lodge, tous à la Haute-Ville. Hianveux est le premier d'une dynastie qui, plus tard alliée aux Lafrance, se maintiendra jusqu'au milieu du XX^{e} siècle. Peter et William Ruthven forment la première société de relieurs vers 1827 et Peter Sinclair, l'un des plus gros libraires de la décennie 1850, également papetier, régleur et fabricant de livres de comptabilité fait aussi de la reliure et s'associe d'ailleurs un moment à Crombe pour la reliure. Alexandre Lafrance, A. Dredge, John et William Wyse sont d'autres relieurs importants arrivés après 1850. On connaît 2 graveurs avant 1800, soit J.G. Hochstetter et François Letourneau, auxquels s'ajoutent vers 1820 Edward Bennett, David Smilie et James Smilie, ce dernier lapidaire et bijoutier. William Leggo, qui se disait *copper-plate printer*

and ruler apparaît au même moment et sera là jusqu'à la fin des années 1840. Il y a enfin les plus importants ateliers, qui regroupent tous les métiers de l'imprimerie, ceux d'imprimeur, relieur, graveur, régleur, doreur — les relieurs sont souvent régleurs et doreurs —, qui ont un commerce de librairie et de papeterie et qui sont aussi éditeurs de journaux. C'est le cas des Brown-Neilson, de Thomas Cary fils, de J.-B. Fréchette, d'Augustin Côté, de J.-T. Brousseau, qui ont édité respectivement la *Gazette de Québec,* le *Quebec Mercury,* le quatrième *Canadien* et le *Courrier du Canada.*

La comparaison avec Montréal et Toronto est intéressante à plus d'un point de vue. Les recherches dont les résultats nous sont connus permettent de glaner quelques indications. Celles de madame Buono[10], de J. Hare et J.-P. Wallot sur Montréal s'arrêtent à 1820. Entre 1776 et 1820, Montréal aurait compté 19 imprimeurs tandis que Québec n'en a eu que 12 en tout. Nombre qui ne préjuge pas de leur importance respective, puisque les propriétaires de la *Gazette de Québec* avaient des intérêts dans d'autres imprimeries à Québec comme à Montréal. A Toronto, selon Elizabeth Hulse, la ville a dans son premier *Directory* paru en 1833 une liste de 8 ateliers d'imprimerie, de 3 relieurs et de 3 libraires-papetiers[11]. L'imprimerie, là comme à Québec, est surtout concentrée dans les ateliers où on édite un journal. En somme, et peu importe les chiffres, l'imprimerie naît et se développe selon les mêmes tendances dans les trois villes, comme elle s'était développée aux États-Unis avant 1830.

* * *

Les métiers de l'imprimerie comme tous les autres domaines de la fabrication avant l'ère industrielle exigeaient une longue période de formation professionnelle de ceux qui vou-

10. Yolande Buono, *Imprimerie et diffusion de l'imprimé à Montréal 1776-1820,* maîtrise en bibliothéconomie, Faculté des études supérieures, Université de Montréal, 1980.

11. *A Dictionary of Toronto Printers, Publishers, Booksellers and the Allied Trades 1798-1900,* Toronto, Anson-Cartwright Editions, 1982.

laient s'y engager. L'apprentissage était déjà solidement installé dans les principaux métiers du Canada au moment où l'imprimerie arriva. William Brown et Thomas Gilmore ayant appris leur art à Philadelphie, ils allaient inaugurer le système de l'apprentissage de l'imprimerie sur les bords du Saint-Laurent, sans être dispensés de faire appel à quelques imprimeurs des îles britanniques ou des États-Unis. L'atelier de la *Gazette de Québec* chercha tout de suite à recruter des apprentis et fit paraître des annonces dans son journal au moins à neuf reprises de 1764 à 1798. Les autres imprimeurs-éditeurs de journaux firent de même, tels que J.-B. Fréchette au *Canadien* à partir de 1831 et Augustin Côté au *Journal de Québec* après 1842. Il sera impossible d'en faire le dénombrement complet et l'étude sociale aussi longtemps que les travaux sur l'apprentissage n'auront pas été complétés avant 1860. Les renseignements que nous possédons permettent cependant de faire quelques observations.

La durée de l'apprentissage est de cinq à sept années, suivant les contrats que nous avons repérés, en ce qui concerne les imprimeurs. Chez les graveurs, il y a des contrats de quatre ans et de six ans, et chez les relieurs, de cinq, six et sept ans. Sauf exception, les apprentis sont mineurs et leur âge d'engagement varie de 12 à 17 ans. Dans le cas de l'atelier de la *Gazette de Québec* de John Neilson, au moins de 1802 à 1822, l'engagement se fait sans que nous ayons retrouvé de contrat d'apprentissage, tandis que les autres maîtres imprimeurs passent par devant notaire. C'est le cas de P.E. Desbarats, de Thomas Cary fils, de William Shadgett, ainsi que des graveurs Isaac Watson et John Rennie, des relieurs Louis-Charles Hianveux et Charles Lodge. Dans les gros ateliers de Neilson, de Desbarats et Cary et, plus tard, de Fréchette et de Côté, on prend des apprentis à la reliure aussi bien qu'à l'imprimerie. Les clauses des contrats sont les mêmes que celles des autres métiers et donnent à l'avance le salaire qui sera versé de la première à la dernière année et un montant forfaitaire accordé à la fin de l'apprentissage. A défaut de contrat notarié chez

John Neilson, il y a des documents pour nous renseigner sur le taux des salaires. Ainsi, vers 1815, chez Neilson comme chez Desbarats et Cary, les salaires vont de 12 à 25 livres par an de la première à septième année.

Le livre des salaires de John Neilson nous fournit d'autres informations sur ce métier encore difficile à bien connaître sous tant d'aspects. Il donne le nom de 57 personnes différentes, apprentis et compagnons, plus celui de quelques domestiques. On y trouve 14 compagnons, dont le métier est indiqué, à savoir 5 imprimeurs (*printers*), 2 pressiers (*pressmen*), 1 clerc, 5 relieurs et 1 traducteur. Les 14 apprentis sont inscrits sans autres précisions. Mais la plupart sont apprentis-imprimeurs puisqu'on les retrouve plus tard exerçant ce métier. Sur les 57, on compte 27 francophones et 30 anglophones, mais deux fois plus d'apprentis francophones. Comme les employés signent à chaque trimestre la page où est inscrite la somme que John Neilson leur doit suivant le taux de leur salaire, on voit par là la situation de l'alphabétisation des ouvriers. Trois seulement signent d'une croix, soit un pressier, un apprenti et le troisième sans métier indiqué. Ce qui fait un excellent taux d'alphabétisation, contrairement à ce qui existait en Angleterre et aux États-Unis, où le nombre des analphabètes était encore important dans l'imprimerie avant 1850. Cela venait de ce que l'apprentissage était considéré comme une institution où l'assistance publique mettait d'office les jeunes garçons abandonnés ou sans famille. De ceux qui ont ainsi appris leur métier chez Brown-Neilson, on peut citer quelques noms qui ont fait leur marque à Québec, à Montréal et en Ontario. Avant 1800, il y eut les trois frères Roy, Louis, Joseph-Marie et Charles. Ce dernier fut l'imprimeur du *Canadien* en 1806. Louis fut le premier imprimeur du Haut-Canada de janvier 1793 à l'été 1794, à Newark ou Niagara-on-the-Lake[12], avant de revenir à Montréal s'associer

12. William Roy, «Louis Roy: First Printer in Upper Canada», *Ontario Historical Society*, vol. XLIII, no 3 (July 1951), p. 123-142.

avec son frère Joseph-Marie pour publier la *Gazette de Montréal.* L'association fut rompue en 1797[13] et Louis s'en alla à New York, où le Dr François Blanchet apprit à John Neilson que Louis Roy était mort de la fièvre jaune vers le 20 août 1799 à l'hôpital de New York. Roy travaillait alors comme «compositeur de gazette» chez madame Greanleaf. Le Dr Blanchet avait d'ailleurs rencontré là deux autres jeunes imprimeurs canadiens, à qui il a conseillé en vain de rentrer à Montréal, ajoutant que «c'est ainsi qu'un pays naissant comme le nôtre se voit privé de sujets» qui pourraient avoir une existence heureuse au lieu de vivre dans la «dissipation»[14]. John Bennett, prote à la *Gazette de Québec*, alla travailler chez Edwards à Montréal, en 1797, peut-être au départ de Louis Roy. Parmi les anciens apprentis de Neilson qui ont ouvert leur propre atelier à Québec, on peut citer Charles Lefrançois, William Cowan — futur associé de Samuel Neilson —, Flavien Vallerand, qui fut le propriétaire du troisième *Canadien* et J.-B. Fréchette, qui reprit l'Imprimerie canadienne et le quatrième *Canadien* en 1831.

L'entente entre patrons et ouvriers ne devait certes pas être toujours excellente puisque les journaux dénoncent de temps à autre la fuite d'un apprenti. D'ailleurs, les patrons de la *Gazette de Québec* se plaignent souvent de l'instabilité des compagnons, ce qui était une constante en Europe comme en Amérique depuis le début de l'imprimerie[15]. Cela venait du fait qu'ils étaient plus instruits que les autres artisans, qu'ils en étaient conscients et que, en Amérique, la demande était forte et les salaires élevés. Ils avaient le goût de bouger, de voir du pays. Ceci dit, les ouvriers du livre ne paraissent pas avoir tenté de se réunir avant 1836, pour autant qu'on sache. Cette année-là, la Société typographique canadienne fut fondée à Québec. Une assemblée des «compagnons imprimeurs» avait

13. ANQ, M, greffe de P. Lukin, 30 mars 1797.
14. APC, MG. 24 B. 1, collection Neilson, 11 août 1800.
15. J. Hare et J.-P. Wallot, *Les imprimés au Québec 1760-1820,* colloque de l'IQRC, novembre 1981, p. 37.

été convoquée à la taverne de Blucher à la Haute-Ville, le 3 novembre à 7 heures du soir[16]. L'*Album souvenir* du centième anniversaire donne la liste des «membres fondateurs» de la société, qui comprend 66 noms, regroupant les deux groupes linguistiques, dont le président était A. Jacquies père et le secrétaire, Chs Greffard. Jacquies était un Français arrivé vers 1820 à Québec et qui sera l'imprimeur du *Fantasque*. Le 26 août 1837, la *Gazette de Québec* annonce qu'une messe sera chantée en l'honneur de saint Augustin, patron des imprimeurs. Selon Jules Plamondon, la S.T.C. n'aurait vécu que huit années consécutives, pour reprendre vie de mai à octobre 1852. Et ce n'est que le 21 août 1855 que la «Société typographique de Québec» allait renaître pour de bon sous la présidence de Charles Langlois. Au début de l'année suivante, la S.T.Q., qui compte une soixantaine de membres, se réunit à l'Hôtel Saint-Jean au faubourg du même nom, en séance solennelle, où plus de trois cents personnes avaient été invitées. C'est une société de bienveillance et une association d'ouvriers de bonne volonté cherchant mutuellement à s'instruire, comme l'écrit le journal. Norbert Duquet, typographe à l'atelier du *Journal de Québec,* présidait la séance et Stanislas Drapeau, prote au même journal, y avait fait une conférence intitulée *Une page sur l'histoire du pays*. Si les «amateurs typographes» ont présenté une pièce de théâtre sous la direction de N. Aubin en 1841, la S.T.Q. a mis sur pied un «club dramatique» en 1858, qui présente un spectacle, répété plusieurs fois chaque saison. Elle regroupe toujours les compagnons des deux groupes linguistiques. Au nombre de 67 en 1855, les membres actifs ne sont plus que 47 en 1861. La S.T.Q. a aussi monté sa propre bibliothèque, avec un cabinet de lecture attenant, où l'on peut lire livres et périodiques et où des réunions et conférences sont offertes aux membres[17]. Les relieurs auraient peut-être voulu éviter une pareille union de

16. *La Gazette de Québec,* 3 novembre 1836.

17. *Société typographique de Québec. Règlements de la société fondée le 1 août 1855,* Québec, Desbarats et Derbishire, 1861; *Règlements de l'Union typographique de Québec, no 159,* Québec, Imprimerie de l'Événement, 1873.

leurs compagnons. En 1856, on voit en effet A. Dredge donner un grand dîner à ses ouvriers et à quelques amis dans son atelier décoré pour la circonstance. Dans le compte rendu que la *Gazette* en fait, le rédacteur ajoute que la confiance et la bonne volonté devraient toujours exister entre employeurs et employés et qu'une excellente façon d'y arriver est de faire comme M. Dredge[18].

La société des typographes de Toronto a connu une pareille évolution à ses débuts. La *York Typographical Society* fut fondée en octobre 1832 par un groupe de 24 compagnons, presque tous d'origine britannique. Ils avaient peut-être connu ou avaient entendu parler des changements que les nouvelles machines à imprimer apportaient dans la profession[19]. Mais il y eut une raison plus immédiate à cette fondation: c'est le problème des salaires lié à celui de l'engagement des apprentis qui n'ont pas terminé leur temps, que les maîtres imprimeurs embauchaient sans vergogne à moindre salaire, main d'œuvre que les bons ouvriers appelaient les *half-way journeymen* ou *half-taught workmen.* La première grève fut déclenchée en octobre 1836 par la Y.T.S., mais elle ne dura que huit jours et rata complètement. Les troubles de 1837 achevèrent l'Union, qui disparut cette année-là. Elle refit surface en 1844 lorsque George Brown, du *Globe,* voulut réunir les patrons imprimeurs contre les compagnons. Brown n'a pas réussi, mais la Toronto Typographic Union connut encore des années difficiles avant 1851. Il faut ajouter enfin que la première tentative de fédération des unions d'imprimeurs américains avait eu lieu à New York en 1836. Mais ce n'est qu'en 1850 que la National Typographical Society deviendra la International Typographical Union. Il n'est pas du tout impossible qu'en vertu de la mobilité des imprimeurs, la Société typographique de Québec ait été rassemblée dans le

18. *La Gazette de Québec,* 19 janvier 1856.

19. Sally F. Zerker, *The Rise and Fall of the Toronto Typographical Union 1832-1972: A case study of foreign domination,* Toronto, University of Toronto Press, 1982, chap. 2.

même contexte nord américain. C'est un imprimeur venu de France, Adolphe J. Jacquies, qui avait été l'organisateur de la société en 1836. La société de Québec fut dissoute en 1873 et remplacée par l'Union typographique de Québec, no 159, pour les francophones, et par l'Union, No 160, pour les anglophones, qui avaient demandé une charte à la International Typographical Union l'année précédente. La bibliothèque et le cabinet de lecture étaient passés aux mains de l'Union des francophones.

Une bonne grève, qui aurait duré quelques semaines, avec arrestations et condamnations, nous aurait certes fourni d'utiles renseignements sur les problèmes de l'imprimerie et de ses métiers. Il n'y en eut point à Québec durant la période étudiée. Sur le nombre de compagnons et d'apprentis que pouvaient compter les ateliers, il faut pour le moment se contenter de l'infime partie de la documentation dépouillée de la collection Neilson. Le livre des salaires de 1802 à 1822 nous donne quelques indications. En 1802, 9 hommes ont touché un salaire, soit 7 compagnons — dont 4 imprimeurs, 2 relieurs et 1 commis —, et 2 apprentis; 3 compagnons et 1 apprenti sont francophones. Dix ans après, il y a 14 employés au registre, dont 11 compagnons — 8 imprimeurs, 2 relieurs et 1 commis —. Quatre étaient francophones ainsi que les 3 apprentis. Il sera intéressant de savoir combien d'hommes les Neilson auront embauchés entre 1820 et 1848 lorsque les travaux seront plus avancés. Si la ville comptait 12 ateliers et 66 ouvriers en 1836, on peut supposer que Neilson et Cowan en avaient plus d'une quinzaine et les 11 ateliers devaient se partager les autres ouvriers. À Montréal, Ludger Duvernay employaient de 15 à 18 hommes en 1837 et une dizaine en 1846, tandis que John Lovell disait en employer 30 à Montréal et 41 à Toronto en 1851, sans compter les apprentis[20]. Ce qui veut dire que, sauf les ateliers où l'on imprimait les journaux,

20. Jean-Marie Lebel, *Ludger Duvernay et la Minerve. Etude d'une entreprise de presse montréalaise de la première moitié du XIXe siècle,* maîtrise d'histoire, Université Laval, 1982, p. 78-79.

la plupart n'avaient qu'un ou deux hommes, comme ailleurs en Amérique et en Europe. Cela signifie également que plusieurs n'avaient qu'une presse à imprimer.

* * *

Des hommes de métier, on est ainsi amené à s'interroger sur le matériel dont ils pouvaient disposer. C'est à Londres que Thomas Gilmore est allé chercher à la fin de 1763 une presse à imprimer, des caractères, du papier et les autres instruments nécessaires à l'ouverture d'un atelier. Cinq ans après, Brown et Gilmore avaient remboursé leur dette à William Dunlap, leur patron de Philadelphie, qui avait prêté l'argent dont ses deux anciens employés avaient besoin. Ils en profitent alors pour faire venir une seconde presse. William Brown, seul propriétaire après la mort de Gilmore, se procure une presse à estampe en 1779[21]. L'atelier importe de Londres tout ce qui lui est nécessaire et le signale de temps à autre dans la *Gazette*. Ainsi par exemple le 22 mars 1792, Samuel Neilson annonce que le *Magasin de Québec/The Quebec Magazine,* qu'il publiera bientôt, sera composé avec de nouveaux et élégants caractères. Dans un inventaire fait par John Neilson le 13 février 1801, qui comprend une liste de quatre pages, on trouve un matériel abondant: dans la salle des presses, quatre presses dont une à estampe et une avec un levier en métal, deux «machines» pour chauffer les planches de cuivre et des frisquettes. Dans l'imprimerie s'entassent des casses et des caractères de toutes sortes, y compris pour le chant et la musique, de même qu'une paire de casses de pica grec et une boîte de caractères grecs (*never used*)[22]. Nous ne pouvons affirmer que la *Gazette de Québec* a doté son atelier d'une presse Stanhope en 1811, même si des *Instructions* illustrées pour l'assembler sont venues de chez le fournisseur londonien de Neilson[23]. William Shadgett, en ouvrant son atelier en 1820, disait qu'il

21. H. Pearson Gundy, *Early Printers and Printing in the Canadas,* Toronto, Canadian Bibliographical Society, 1957; la *Gazette de Québec,* 11 février 1779.

22. ANQ-M, 06/P35/15, collection Neilson, 13 février 1801.

23. ANQ-M, 06/P35/14, collection Neilson, P.W. Wynne.

publierait un journal sur de beaux caractères choisis dans son ancien atelier de Londres. Il ne publia qu'un an après l'*Inquirer* et, devenu maître d'école, il vendit son matériel en 1824, qui comprenait une presse en métal, la seule de cette sorte au pays, disait-il[24].

De l'atelier du *Canadien* avant 1831, on ne sait pas grand chose. Un contrat passé par devant le notaire Lelièvre entre Claude Dénéchaud et l'imprimeur Charles Roy nous apprend que le premier s'engage à fournir au second une presse à imprimer pour la publication d'un journal «dans la langue la plus commune du pays», avec les caractères, le papier et autre matériel, de même qu'un local avec poële, bois de chauffage et chandelle. Il lui paiera même L80 ainsi que 20 sols par mois pour un apprenti. Roy s'engage à publier un hebdomadaire de quatre pages, dans lequel on ne trouvera rien contre les bonnes mœurs, la religion, le gouvernement ou la réputation des personnes, une telle faute annulant le contrat. Dénéchaud interdit toute publicité dans le journal, mais il l'autorise sur des feuilles libres. Et Roy devra remettre logement et matériel à la fin de l'année[25]. En mars 1810, Craig fit arrêter l'imprimeur et les propriétaires du *Canadien* et saisir les presses. Un an après, le Dr François Blanchet cédait tous ses droits à six acquéreurs en copropriété, qui sont Pierre Bédard, Joseph Levasseur Borgia, François Bellet, François Huot, Thomas Lee et Jacques Leblond[26].

P.E. Desbarats s'était porté acquéreur de la New Printing Office/Nouvelle Imprimerie à la fin de XVIII^{e} siècle. Il s'allia par la suite à Thomas Cary fils, à William Kemble et à John Charlton Fisher. Lors de ces successifs renouvellements d'associations, les contrats donnent un inventaire du matériel. En 1798, l'atelier vendu par William Vondenvelden comprenait une presse à estampe (*steel rolling press*) et une presse

24. *La Gazette de Québec*, 30 mars 1820 et 5 juillet 1824.
25. ANQ, greffe J. Plante, no 4457, 25 octobre 1806.
26. ANQ, greffe J. Plante, no 5728, 28 mai 1811.

à relier verticale (*standing press*). La transaction fut établie à L724[27]. En 1812, l'inventaire inscrit une nouvelle presse, une presse à estampe et une presse à relier et l'inventaire est évalué à L4361[28]. En 1826, un nouveau contrat entre les associés donne la liste du matériel d'imprimerie envoyé par le Bristol Observer Office à Québec, qui indique 16 boîtes et 17 «cases», essentiellement des caractères, des casses et autre matériel[29]. Cet atelier imprimait le *Quebec Mercury,* alors que Desbarats était en plus King Printer et que John Charlton Fisher était l'éditeur de la *Gazette de Québec par autorité.* C'était sans doute le second atelier en importance avant 1830 à Québec. Un coup d'œil dans quelques inventaires et ventes après décès fournit encore quelques renseignements. On trouve une «petite imprimerie portative» dans quatre cas[30], une *press with silver seal* et une *printing machine,* chez un fonctionnaire du bureau de la marine du port de Québec[31], et une presse à papier chez un marchand[32].

Thomas Tweddle (ou Tweedle), forgeron devenu propriétaire d'une fonderie en 1830, annonce trois ans après qu'il fabrique et vend des *Spence patent machine press and self inking machine.* La semaine suivante, dans un journal de Montréal, le même Tweddle dit fabriquer des rouleaux à encre[33]. En 1843, le relieur Louis Lemieux a amélioré son atelier de Québec, où il prétend avoir relié 1900 volumes de 400 à 500 pages et avoir ouvert un second atelier avec A. Lafrance à Trois-Rivières[34]. Cinq ans après, les élèves du Petit Séminaire de Québec ont créé une société par actions pour éditer leur journal, l'*Abeille.* Pour l'imprimer eux-mêmes, ils font acheter une presse à platine à Boston, une Boston Press no 211,

27. ANQ, greffe Félix Têtu, 23 mai 1798, 16 novembre 1799, 7 juin 1800.
28. ANQ, greffe W.F. Scott, 20 février 1812.
29. ANQ, greffe W.F. Scott, 8 décembre 1826.
30. ANQ, greffe Jacques Voyer, 2 janvier 1804; greffe Jean Bélanger, 15 octobre 1812, 28 juillet 1813; greffe J. Plante, 15 septembre 1819.
31. ANQ, greffe Jacques Voyer, 9 janvier 1807.
32. ANQ, greffe L.T. McPherson, 24 décembre 1827.
33. *La Gazette de Québec,* 4 janvier 1833; *La Minerve,* 10 janvier 1833.
34. *Le Canadien,* 18 octobre 1843.

chez Seth Adams and Co.[35]. Dans la dernière décennie, E.R. Fréchette, propriétaire du *Canadien,* va en France acheter des caractères, qui arrivent à l'été[36]. Quelques mois après, il a une presse lithographique à vendre. La même année, Augustin Côté installe au *Journal de Québec* une Albion Press de 1847 et renouvelle tout son matériel d'imprimerie[37]. Jean-Thomas Brousseau, imprimeur de la rue Buade, va à son tour à Paris, où il achète un fond de caractères grecs[38]. Bien entendu, des fabricants de Montréal, tels que Thomas Guérin, J.W. Walker ou la Montreal Type Foundry et Richard Hoe, de New York, insèrent des annonces dans les journaux de Québec. Les presses lithographiques de la garnison de Québec n'existaient que pour les besoins militaires et c'est N.A. Aubin qui aurait installé la première du genre en 1840[39].

Il ne semble pas que les presses à vapeur aient été introduites avant 1860, le tirage des journaux dépassant à peine les mille exemplaires. Des presses en bois avec levier en métal, quelques presses en métal, voilà bien le matériel qui aurait répondu aux besoins des imprimeurs québécois, même dans les ateliers les plus importants où on pouvait avoir jusqu'à cinq presses à imprimer, plus une ou deux presses pour l'impression en taille-douce et une autre pour la reliure. Le tout, matériel et presses venant surtout d'Angleterre jusqu'en 1850. On peut voir sur ce point une autre différence avec la ville de Montréal, où L. Duvernay va acheter une presse en métal Imperial Smith et des caractères chez William Hagar à New York en 1830. Obligé de se réfugier aux États-Unis en 1837, il ne reprendra la publication de *La Minerve* que cinq ans après.

35. *L'Abeille,* vol. II, no 34 (25 juillet 1850); ASQ, Journal du Séminaire, vol. I, p. 28, novembre 1849; J.-E. Roy, *Souvenirs d'une classe au Séminaire de Québec (1867-1877),* Lévis, 1905, p. 165-168.

36. *Le Canadien,* 9 mai 1853.

37. *Le Journal de Québec,* 7 juin 1853.

38. ASQ, Université 40, no 75, lettre de Ls Casault à T.-E. Hamel, le 22 février 1855.

39. J.-P. Tremblay, *À la recherche de Napoléon Aubin,* Québec, les Presses de l'Université Laval, 1969; Mary Allodi, *Printmaking in Canada. The Earliest Views and Portraits. Les débuts de l'estampe imprimée au Canada. Vues et portraits,* Toronto, Royal Ontario Museum, 1980, p. XIX, 140-145.

Il achète alors une J.N. Walker à Montréal et une autre presse chez C.T. Palsgrave en 1848. Ce dernier venait d'acquérir la Montreal Type Foundry. A Toronto, E. Ryerson et W.L. MacKenzie s'étaient procuré des presses en métal à Albany, Boston et New York en 1833[40].

Si tout le matériel était importé d'Angleterre, cela comprenait également le papier. Tout au long du siècle, les commandes de papier à Londres se poursuivent et les papetiers sont fiers d'en annoncer les derniers arrivages encore après 1850. Il faut néanmoins rappeler que le premier moulin à papier a été établi à Saint-André d'Argenteuil en 1804, près de Montréal, et qu'il a duré une vingtaine d'années. Dans la région de Québec, une tradition locale parle d'une fabrique de papier vers 1700 à l'embouchure de la rivière Jacques-Cartier. C'est le lieu même où se trouve aujourd'hui la gare de Donnacona et l'usine de la Domtar, lieu également où le premier moulin connu a été mis en opération par le seigneur Allsopp. Artémas Jackson, qui avait travaillé à Saint-André d'Argenteuil, fut le premier ouvrier de Allsopp. Certes on y fabriquait le papier à la main, avec chiffons et cordages. En 1833, la veuve Allsopp mit son moulin en location et quatre Écossais, établis depuis quelques années aux États-Unis, vinrent prendre la succession. Ce fut la société Miller, McDonald and Logan[41]. Assez vite Miller alla à Montréal s'occuper d'écouler les produits de la société. Angus McDonald, dès le début le meilleur homme du groupe, prospecta les bords de la rivière Portneuf à douze kilomètres en amont. Il y installa la première machine de type Fourdrinier vers 1840. McDonald and Logans devinrent vite de gros fabricants, dont les deux tiers de la production prenait le chemin de Montréal[42]. En 1855, un autre moulin était aménagé à Lorette, sur les bords de la Saint-

40. J.-M. Lebel, *op. cit.*, p. 58-59, 77.

41. George Carruthers, *Paper-Making*. Part II. *First Century of Paper-Making in Canada*, Toronto, The Garden City Press Co-Operative, 1947, p. 325-351.

42. C. Galarneau, «Angus McDonald», DBC, vol. XI, p. 603-604.

Charles, qui produira jusqu'à la fin du siècle. Quant au moulin de McDonald, il est toujours en activité.

On ne saurait terminer sans dire un mot des imprimés sortis des presses de la bonne ville de Québec. Livres et brochures, documents de l'administration civile, journaux et travaux de ville, voilà les grandes catégories d'imprimés. Avant que la bibliographie rétrospective entreprise par la Bibliothèque nationale du Québec ne soit achevée, il y aura peu à dire de ce côté. Cependant, grâce aux travaux de Tremaine et de Hare et Wallot, il existe une première évaluation pour la période de 1764 à 1820: il y aurait eu moins de 1200 imprimés publiés à Montréal, Québec et Trois-Rivières, dont 78% à Québec. Et plus de la moitié de ces imprimés ont moins de 4 pages. Le nombre des brochures et des livres ira certes en augmentant, puisque dès 1810-1820, le nombre des 4 pages n'est déjà plus que de 42%. Ce sont les livres religieux, les manuels scolaires, les documents de l'administration et du gouvernement qui auraient été les plus nombreux dans ce type d'imprimés, avec les almanachs et les annuaires[43]. L'imprimé le plus important, à notre point de vue, c'est celui des périodiques, journaux et magazines. Sur 326 périodiques différents édités dans la province durant le siècle, Québec en a fait paraître 88, Montréal 189 et le reste de la province 49. Selon la langue, à Québec, 38 ont paru en anglais, 44 en français et 5 ont été des journaux bilingues[44]. Quant au reste, ce sont les travaux de ville qui furent l'occupation quotidienne de la plupart des ateliers et des imprimeurs, aussi nombreux que les besoins des différentes clientèles. En bons fils de la culture livresque, de la culture cultivée, selon Edgar Morin, les historiens de toute obédience ont toujours négligé cet aspect de l'imprimerie pour ne s'occuper que de la matière noble, c'est-à-dire du livre. Or les besoins des populations, des masses, surtout depuis le début du XIX^{e}siècle, ont été ceux des travaux de ville et des impri-

43. J. Hare et J.-P. Wallot, *Les imprimés au Québec 1760-1820*, IQRC, p. 8 et 17.
44. Suivant nos propres calculs, à partir du Beaulieu et Hamelin, t. I.

més autres que le livre. Ce sont les exigences du *jobbing and periodical printing* qui ont poussé aux plus importantes innovations et inventions dans l'imprimerie après 1800[45]. Les travaux de ville comprenaient les cartes de visite et d'invitation, les faire-part, le papier à entête, tous les types de bordereaux et de factures, les billets, les avis, les formulaires de multiples sortes pour les banques, les marchands et les professions libérales, les administrations religieuse et civile. Si des millions de ces articles ont été imprimés, il est difficile d'en trouver aujourd'hui ailleurs que dans les fonds d'archives. Il faut remercier John Hare d'avoir publié une partie de sa collection sous forme de cahier ronéoté[46].

* * *

L'imprimerie s'était très tôt installée aux colonies espagnoles, mais longtemps à l'usage exclusif de la religion. Elle apparut également vite aux colonies anglaises, mais fut durant un siècle ostracisée et pourchassée par les gouverneurs. La France de Louis XIV et de Louis XV ne permit pas qu'elle s'établisse en Nouvelle-France, ni pour l'usage des jésuites et des sulpiciens après 1660, ni pour ceux de l'administration vers 1750. C'est la conjoncture internationale qui dépêcha à Québec deux imprimeurs itinérants partis de Philadelphie. Et les différents emplois de l'imprimerie furent presque immédiats, puisque tout fut permis en même temps, à savoir l'imprimerie pour tout le monde et pour tous les besoins, ce qui avait demandé plus de deux siècles en Europe et un siècle en Amérique. Le journal est en effet né au même moment que le premier atelier, qui a produit également feuilles, brochures et livres pour les Églises et pour l'État, en fournissant en travaux de ville les commandes du marchand, de l'avocat ou du bourgeois. Bien entendu, l'essor de ce véhicule polyvalent de la

45. Michael Twyman, *Printing 1770-1970. An Illustrated History of its development and uses in England*, London, 1970.

46. John Hare, *Formules. Printed forms, Québec, 1765-1850*, Université d'Ottawa, CRCCF, 1972, 50 p. Voir aussi *A Century of Ontario Broadsides, 1793-1893. A Typographical exhibition in Toronto Public Library, June 1965.*

communication a suivi la croissance de la ville, dont la population s'est multipliée par sept, et de celle de la province de Québec, par quinze. Les exigences d'une ville et d'un pays en développement aussi rapide ne pouvaient que pousser à l'implantation de nombreux ateliers pour satisfaire à la demande des institutions en voie de se créer, qu'elles fussent politiques, économiques, religieuses ou culturelles.

Le tableau que nous avons tenté de brosser n'est qu'une esquisse et nous savons encore peu de choses. Si nous croyons avoir repéré le nombre à peu près exact et le nom des principaux ateliers, il nous manque sans aucun doute ceux de beaucoup d'autres hommes du métier, imprimeurs, relieurs, lithographes. Les aspects techniques et financiers de ces entreprises petites et moyennes seront mieux précisés lorsque les travaux sur l'imprimerie de Brown-Neilson seront plus avancés. Ce que nous sommes en mesure de bien voir dès maintenant, c'est que le métier s'est établi et s'est développé suivant le modèle américain de l'imprimeur-journaliste, des conditions analogues produisant un cheminement assez voisin, quoiqu'à une échelle infiniment plus réduite sur les bords du Saint-Laurent que dans la république américaine.

Claude Galarneau